

André Gide et l'Allemagne

II

Nous publions ici la suite des communications présentées au colloque organisé à Düsseldorf en avril 1991 par le Prof. Raimund Theis. Les cinq premières ont paru dans le n° 112 du *BAAG*, en octobre dernier.

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE
Colloque de Düsseldorf (1991)

Affinités électives
**Le voyage d'André Gide
en Allemagne**
(été 1903)

par

CORNEL MEDER

In memoriam Tony Bourg (1912-1991)

TRÈS tôt, Gide note dans son journal : « Je vois presque à la fois les deux faces de chaque idée et l'émotion toujours chez moi se polarise ¹. » Cette pensée, qui nous servira de référence pour décrire « l'autre face » du voyage qu'il fit à Weimar en 1903, a été formulée par Gide le 12 mai 1892 à Munich.

Nous devons la description d'une des deux faces de ce voyage à Claude Foucart, qui avec beaucoup de compétence et d'une façon très nuancée met l'accent sur la conférence que Gide a tenue lors de son second séjour en Allemagne ². Toutefois, ce voyage est teinté d'autres nuances que Foucart n'évoque pas : l'atmosphère, l'expérience du bonheur de voyager

1. Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard (Pléiade), 1951, p. 31.

2. Claude Foucart, *D'un monde à l'autre. La Correspondance André Gide-Harry Kessler (1903-1933)*, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1985.

en compagnie d'amis dont chacun contribue à sa façon à ancrer ce voyage de façon inoubliable dans le souvenir des participants.

*

Le voyage, comme on le sait, se fait sur invitation du comte Harry Kessler³. Cet homme du monde, né à Paris en 1868⁴, vient tout juste d'atteindre ses 34 ans quand en 1902 il devient directeur du Musée de Weimar⁵. Au lieu de se confiner dans son bureau, il fait, d'une façon qui ne manque pas de surprendre aujourd'hui, la navette entre Berlin, Weimar, Londres et Paris. Dans ces trois hauts lieux de la création, les œuvres de tous les peintres lui sont familières. Un projet qui lui tient à cœur est d'organiser dans « son Weimar » une grande exposition néo-impressionniste. Le 7 décembre 1902 il note dans son journal : « Petit déjeuner chez les Van Rysselberghe. Parlé sur Weimar. Ai réussi à y inviter Gide par l'entremise de Van Rysselberghe⁶. » L'exposition se fait et le vernissage a lieu le 1^{er} août 1903⁷. Le 5 août, Gide y fait une confé-

3. Cela ressort de l'exposé de Foucart, *op. cit.*, p. 40. Une documentation exhaustive s'en trouve également dans le journal non encore publié de Kessler (v. *infra* note 6), comme dans les notes non encore publiées de Maria Van Rysselberghe (v. note 35).

4. Comte Harry Kessler (né le 23 mai 1868 à Paris, décédé le 30 novembre 1937 à Lyon). Dans le contexte qui nous préoccupe, il importe de signaler au sujet de Kessler les ouvrages suivants : *Tagebücher 1918-1937*, éd. par Wolfgang Pfeiffer-Belli, Francfort/Main : Insel, 1961 ; *Gesammelte Schriften*, éd. par Cornelia Blasberg et Gerhard Schuster, Francfort/Main : Fischer, 1988. Indispensables sur Kessler : Gerhard Schuster et Margot Pehle, *Harry Graf Kessler. Tagebuch eines Weltmannes* [Journal d'un homme du monde], Exposition des Archives Littéraires Allemandes au Musée National Schiller, Marbach/Neckar, 1933 ; Hildegard Nabbe, *Mäzenatentum und elitäre Kunst. Harry Graf Kessler als Schlüsselfigur für eine kulturelle Erneuerung um die Jahrhundertwende* [Le mécénat et un art d'élite. Le comte Harry Kessler comme personnage-clé d'un renouveau culturel au tournant du siècle], dans *Deutsche Vierteljahresschrift für Literatur und Geisteswissen*, 1990, pp. 652-79.

5. Au sujet du *Museum der Moderne* de Weimar comme au sujet de l'affectation de Kessler, v. Schuster et Pehle, *op. cit.*, pp. 7 sqq.

6. Cette citation, comme d'autres, provient des journaux manuscrits inédits du comte Harry Kessler, conservés aux Archives Littéraires Allemandes à Marbach/Neckar. Ici, cahier 1902-1904, p. 50.

7. La presse locale ne fit aucun reportage sur le vernissage (communication de Volker Wahl du 25 avril 1991). Le contenu de l'exposition est documenté chez G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 139. Le relevé des objets exposés qui y est publié n'a pas pu être consulté.

rence⁸. À cette période, des personnalités intéressantes se trouvent à Weimar.

D'abord les Van Rysselberghe, Théo, le peintre, son épouse Maria et leur fille Élisabeth. Théo⁹ a 40 ans, Maria, née Monnom¹⁰, est âgée de 37 ans. Marié depuis 14 ans, le couple belge habite Paris, où il est très populaire et où sa maison est fréquentée¹¹ par de nombreux artistes importants de l'époque. Leur fille Élisabeth¹², qui est née à Bruxelles, est dans sa treizième année.

Théo van Rysselberghe est depuis longtemps un peintre connu. Claude Martin écrit de lui : « Il est alors en pleine possession de ses moyens, séduit en 1886-88 par les audaces du néo-impressionnisme, il a concentré ses recherches dans l'application divisionniste au *portrait* et est devenu le *maître incontesté* du genre¹³. » En juin 1899 il fait la connaissance de Gide quand, dans la maison des Vielé-Griffin, devant un cer-

8. Gide, *De l'importance du public. Conférence prononcée à la Cour de Weimar le 5 août 1903*. Le texte a paru en pré-publication dans *L'Ermitage*, octobre 1903, pp. 81-95, puis la même année dans la « Petite Collection de l'Ermitage », 23 pp., et en 1911 dans le recueil *Nouveaux Prétexes*. Une version allemande traduite par Olga Sigall parut en 1930 dans *Die Horen* sous le titre *Über die Bedeutung des Publikums*.

9. Théo Van Rysselberghe, né le 23 novembre 1862 à Gand, décédé le 13 décembre 1926 à Saint-Clair. Quoique Van Rysselberghe soit un artiste de grande renommée, il existe peu de documentation biographique à son sujet. Quant à ses premières années de création, v. l'ouvrage important de Guy Pogu, *Théo Van Rysselberghe, sa vie, premiers éléments*, s.l.n.d. [1963]. V. aussi le catalogue de l'exposition *Rétrospective Théo Van Rysselberghe, 1.7-19.6.1962* (Paul Eckhoud), Musée des Beaux-Arts, Gand ; Robert Hooge, Helke Lauwaert, Jean Block, Adrienne et Luc Fontaines, *Théo Van Rysselberghe, néo-impressionniste*, catalogue de l'exposition organisée par le Musée des Beaux-Arts de Gand, 20.3-16.6.1993, Pandora, Gand, 1993.

10. Maria Van Rysselberghe, née le 9 février 1866 à Bruxelles, décédée le 24 novembre 1959 à Cabris. En dehors des *Cahiers de la petite Dame*, consulter l'ouvrage révélateur : M. Saint-Clair (i.e. Maria van Rysselberghe), *Il y a quarante ans, suivi de Strophes pour un rossignol et de Galerie privée*, Paris : Gallimard, 1968.

11. V. à ce sujet surtout Claude Martin, *La Maturité d'André Gide, de "Pauludes" à "L'Immoraliste" (1895-1902)*, Paris : Klincksieck, 1977, *passim*.

12. Élisabeth Van Rysselberghe, née le 15 octobre 1890 à Bruxelles, décédée le 29 juillet 1980 à Neuilly. Sur elle, « La mort d'Élisabeth Van Rysselberghe », *BAAG* n° 48, oct. 1980, pp. 611-3.

13. Claude Martin, *op. cit.*, p. 385.

cle restreint d'élus, l'écrivain lit des extraits de son *Saül*¹⁴. Et Maria se souvient : « Théo eut tout de suite le désir de dessiner sa tête, et c'est Ghéon, rencontré aussi chez Griffin [...], et qui fréquentait déjà chez nous, qui entraîna Gide à l'atelier¹⁵. »

Dans sa lettre à Gide, Griffin avait appelé Théo « mon bon et intelligent ami Van Rysselberghe¹⁶ » et il avait souligné que le peintre était un de « vos admirateurs », « d'une grande rectitude d'esprit, d'un sens esthétique très sûr » et que sa critique serait « précieuse¹⁷ » pour Gide. Maria se souvient d'une façon très précise de cette première rencontre : « On n'imagine pas séduction plus rare, chacun plus enveloppant¹⁸ ». Et de s'interroger encore après la mort de Gide : « Par quel prodige, dont je reste encore éblouie, sommes-nous devenus amis tout de suite, sautant par-dessus le stade de la relation¹⁹ ? » Gide fait évidemment aussi la connaissance d'Élisabeth : « Elle serre tendrement entre ses bras Mirabelle, sa poupée, qui vient de subir une manière... d'opération chirurgicale. Gide, compatissant, prend Mirabelle... » Et une conversation s'ensuit, le début d'une relation amicale entre la fillette de neuf ans et l'homme âgé de trente ans, « à l'aspect romantique et poète²⁰ ».

Les Van Rysselberghe n'ont aucune peine à convaincre Gide, qui est dans une profonde crise créatrice, qu'il serait pour lui un bienfait d'accepter l'invitation de Kessler et de les accompagner à Weimar. Deux autres personnes font partie du voyage : Marcel Drouin et Aline Mayrisch, un compagnon pour Gide donc et une compagne pour les Van Rysselberghe.

Marcel Drouin²¹, âgé alors de trente-trois ans, marié à Jeanne Ron-

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. André Gide, *Correspondance avec Francis Vielé-Griffin 1891-1931*, éd. Henry de Paysac, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1986, p. 22. La lettre de Vielé-Griffin date de juin 1899.

17. *Ibid.* Passage intégral : « Van Rysselberghe, qui est de vos admirateurs, est d'une rectitude d'esprit, d'un sens esthétique très sûr, et sa critique sera précieuse. » Réponse de Gide : « Croyez que je serai très heureux de connaître votre ami Van Rysselberghe » (*ibid.*). Quelque temps plus tard, le peintre créera la toile célèbre *La Lecture*, où figurent Félix Le Dantec, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Henri-Edmond Cross, Félix Fénéon, André Gide, Henri Ghéon et Maurice Maeterlinck.

18. Maria Van Rysselberghe, « Depuis que vous n'êtes plus », *La Nouvelle Revue Française*, « Hommage à André Gide », nov. 1951, pp. 161-2.

19. *Ibid.*, p. 162.

20. Claude Martin, op. cit., p. 428.

21. Marcel Drouin (1871-1942) avait épousé Jeanne Rondeaux, la belle-

deaux²², sœur de Madeleine, entretient des relations amicales avec Gide qui ne sont pas toujours dépourvues de tensions ; toutefois, l'écrivain considère le professeur comme un « abîme de science », Drouin étant pour lui le spécialiste par excellence de Goethe. Les essais publiés après la mort de l'auteur sous le titre *La Sagesse de Goethe* et préfacés par André Gide viennent de paraître dans *L'Ermitage*²³ et n'ont pas manqué de susciter un vif intérêt. En se faisant accompagner par son beau-frère érudit, qui l'a sans doute aidé lors de la rédaction de sa conférence, Gide s'est adjoint un garant, un expert, pour ainsi dire un « interprète » dans le sens luthérien du terme.

Le cas d'Aline Mayrisch²⁴ est quelque peu différent : née de Saint-Hubert, la jeune Luxembourgeoise âgée de vingt-sept ans est depuis neuf ans l'épouse d'un des hommes les plus ambitieux des milieux industriels. Elle a eu deux enfants²⁵ : son fils aîné ne vécut que deux jours, sa fille Andrée²⁶, qui va être élevée comme un garçon, a deux ans au moment du

sœur d'André Gide (v. note suivante). Son nom de plume était Dominique Arnaud. Son principal ouvrage, *La Sagesse de Goethe*, fut publié à titre posthume. V. note 23.

22. Jeanne Rondeaux (1868-1952) était la sœur de Madeleine Rondeaux (1867-1938), l'épouse d'André Gide et la femme de Marcel Drouin (v. note précédente).

23. Marcel Drouin, *La Sagesse de Goethe*, Paris : Gallimard, 1949. La préface, « Marcel Drouin », a été rédigée par André Gide.

24. Aline Mayrisch (née le 22 août 1874 à Luxembourg, décédée le 20 janvier 1947 à Cabris). Avec son mari Émile Mayrisch (né le 12 novembre 1862 à Eich, décédé le 5 mars 1928 près de Châlons-sur-Marne), elle formait un couple exceptionnel, qui longtemps jouait le rôle de médiateur entre la France et l'Allemagne. Sur le couple et le cercle de Colpach, v. surtout : *Colpach*, Luxembourg : Croix-Rouge Luxembourgeoise, 1978 ; *Les Mayrisch, l'apport et le rayonnement européen d'une famille luxembourgeoise*, Luxembourg : Musée d'Histoire et d'Art, 1981. Depuis plusieurs années, la revue culturelle *Galerie* (Differdange, 1982 sqq.) publie régulièrement les résultats des recherches sur les Mayrisch et Colpach.

25. Le 22 décembre 1899 et le 7 juin 1901. V. note suivante.

26. Andrée Mayrisch (1901-1976). En 1929 elle épousa Pierre Viénot (1897-1944) qui fut longtemps secrétaire du Comité Franco-Allemand d'Information. En 1931, il publia le livre *Incertitudes allemandes* (Paris : Libr. Valois). Député depuis 1932, il fit partie du gouvernement français de 1936 à 1937 et rejoignit le camp de De Gaulle en 1943. Après la guerre, Andrée Mayrisch assumait elle-même des fonctions politiques, représentait les Ardennes à l'Assemblée Générale, fit partie de deux gouvernements et, de 1953 à sa mort, elle était maire

voyage à Weimar. Aline Mayrisch est issue de la haute bourgeoisie, mais a toujours estimé que sa formation était insuffisante. Elle publie néanmoins depuis cinq ans dans le périodique renommé bruxellois *L'Art Moderne* : sur les peintres allemands (Arnold Böcklin, Franz Stuck, Franz Lenbach, Hans Thoma, puis aussi sur Max Klinger, Eberhard von Gebhardt et sur le Salon des Sécessionnistes de 1900), mais aussi sur l'épilogue *Quand les morts se réveillent* de Hendrik Ibsen, sur la politique artistique de Guillaume II, sur *Iphigénie en Tauride* de Goethe, sur le *Mercur* de France et, le 1^{er} février 1903, sur *L'Immoraliste* d'André Gide²⁷.

Mme Mayrisch et Mme Van Rysselberghe se sont rencontrées au domicile du médecin luxembourgeois Auguste Weber²⁸.

L'article d'Aline Mayrisch sur *L'Immoraliste* est signé « M. de Saint-Hubert²⁹ ». Gide, à qui cette contribution plaît beaucoup, écrit à Maria Van Rysselberghe : « Oh ! Très bon ! Très bon ce dernier article — à ce point qu'il m'apaise et calme la démangeaison de ma plume. [...] Qui est ce "M. de Saint-Hubert" ? — Quelqu'un de vos amis sans doute, pour que ce qu'il dit me plaise tant. J'interviewerai Théo sur son compte, car je voudrais qu'il sache que je lui suis reconnaissant d'avoir si bien su me comprendre³⁰. » Le destinataire de la lettre s'empresse de satisfaire la curiosité de l'écrivain en l'informant que « M. de Saint-Hubert » n'est pas

de Rocroi.

27. M. de Saint-Hubert, « Immoraliste et Surhomme », *L'Art Moderne*, 5, 1^{er} février 1903, pp. 33-4. Réimpression dans le BAAG n° 20, oct. 1973, pp. 17-21, et dans *Colpach, op. cit.*, pp. 253-5. Depuis 1898, Aline Mayrisch collaborait au périodique artistique bruxellois et y publiait (jusqu'en 1910) dix-huit contributions. Jusqu'en 1900, elle n'y traitait que des artistes allemands (Böcklin, Stuck, Lenbach, Thoma, Klinger, von Gebhart). V. aussi : Germaine Goetzinger, « Die Münchner Moedrne als Referenzhorizont der jungen Aline Mayrisch », *Galerie*, revue culturelle et pédagogique, Differdange, 1993, n° 1, pp. 31-5 ; Gast Mannes, « Aline Mayrisch und die deutsche Kunstkritik unter besonderer Berücksichtigung von Karl Scheffler », *ibid.*, pp. 26-32 ; Christoph Droege, « Die unsichtbare Autorin. Aline Mayrischs Beiträge in der *Nouvelle Revue Française* », *ibid.*, pp. 63-78.

28. V. *Les Mayrisch, l'apport et le rayonnement européen d'une famille luxembourgeoise, op. cit.*, p. 10.

29. « M. de Saint-Hubert » n'était qu'un des noms de plume d'Aline Mayrisch. Particulièrement connu est celui d'Alain Desportes (A. D.). Pendant une certaine période, cette dissimulation derrière un nom masculin était pour elle d'avantage qu'un jeu (elle avait l'habitude d'appeler sa fille « Mon cher André »).

30. Lettre (non datée ?) d'André Gide à Maria Van Rysselberghe, publié dans *Colpach, op. cit.*, p. 69 (reproduction en fac-similé, p. 70).

un homme, mais son amie Aline Mayrisch de Saint-Hubert, et elle propose d'organiser une rencontre dans les meilleurs délais ³¹. Il n'est guère étonnant que l'on suggère de façon plus ou moins directe à la Luxembourgeoise aisée et large d'esprit de prendre part au voyage à Weimar, prolongé par d'autres excursions. Aline saisit volontiers cette occasion de faire la connaissance de Gide et de visiter les hauts lieux goethéens de Weimar en une compagnie si choisie.

*

À ce jour, il n'est pas possible de faire une chronique sans lacunes de ce voyage, même si le journal de Kessler, que Claude Foucart ne pouvait pas encore connaître, donne des informations supplémentaires ³². On sait que les Van Rysselberghe sont les premiers à arriver à Weimar, quelques jours, sinon quelques semaines avant le vernissage de l'exposition. Théo qui y expose sept toiles ³³ et qui a sans doute de nombreuses charges de coordination à assumer, doit en surveiller les préparatifs. Le directeur Kessler en effet est souvent absent ; à la même époque, Théo doit peindre le portrait de Madame Van de Velde ³⁴. On loge chez les Van de Velde, « dûment équipés pour un séjour à la fois de campagne et de mondantités, très amusés par toutes ces perspectives », « la fameuse poupée Mirabelle » étant naturellement de la partie. Gide, qui est encore à Paris, occupé sans doute à la rédaction de son exposé, et qui s'y ennuie, « comptait sur nous pour lui décrire l'atmosphère de là-bas, le genre et ce qu'elle comportait ³⁵ ».

31. Il ne semble pas y avoir de preuve pour l'affirmation que Gide et Aline Mayrisch se soient déjà rencontrés avant le voyage à Weimar chez les Van Rysselberghe. V. Claude Martin, *op. cit.*, p. 530 ; Tony Bourg, « André Gide und Madame Mayrisch », *Colpach, op. cit.*, p. 71. Toutefois, l'éventualité d'une telle rencontre ne peut pas être exclue.

32. Sur la découverte des journaux longtemps disparus de Kessler, v. Bernhard Zeller, « Aus unbekanntem Tagebüchern Harry Graf Kesslers », *Jahrbuch der Deutschen Schillergesellschaft*, Stuttgart : Alfred Kröner Verlag, 1987, pp. 3-13.

33. V. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 139. V. *supra* note 7.

34. Maria Van de Velde, née Sèthe (1867-1942), a épousé Henry Van de Velde (1863-1957) en 1893. Van de Velde et Van Rysselberghe se connaissent depuis 1884. Une des premières toiles de Van Rysselberghe (1891) représente Maria Sèthe. Van de Velde travaillait à Weimar de 1901 à 1914. (Aucune information précise n'existe sur le travail mentionné ici.) Sur toutes ces relations, v. Henry Van de Velde, *Geschichte meines Lebens*, publié et traduit par Hans Curjel, Munich : Piper Verlag, 1962.

35. Cette citation, comme d'autres, provient du « Cahier III bis » de Maria

Gide arrive le 30 juillet et prend logis chez Kessler : le maître de maison n'est pas encore présent, mais revient le même soir de Berlin, sans que les deux hommes se voient ce jour-là. Leur première rencontre n'a lieu que le lendemain 31 juillet, un vendredi. Kessler note brièvement : « Ai fait la connaissance de Gide, qui est arrivé hier, tôt le matin. Le soir, Gide, les Rysselberghe et Van de Velde chez moi ³⁶. » Drouin et Mme Mayrisch doivent les rejoindre plus tard, mais on ne connaît pas la date exacte de leur arrivée. Il est un fait que le vernissage de l'exposition a lieu le samedi 1^{er} août en leur absence. Cet événement est également relaté de façon très succincte par Kessler : « Vernissage [...] au Musée du Karlsplatz. Le matin, présence de la grande-duchesse héritière. Présentation de Gide. Visite préliminaire. Un succès, ce qui m'étonne ³⁷. » Cette exposition constitue — après l'exposition Max Klinger en juin — un événement extraordinaire. Elle ne réunit pas moins de 85 peintures à l'huile ainsi que des aquarelles des meilleurs représentants de l'impressionnisme et du néo-impressionnisme ³⁸ : un véritable coup de maître du nouveau directeur du musée. Toutefois, après avoir livré en mars une joute littéraire à Wolfgang von Oettingen en répondant de façon fouillée à son essai « Sur la valeur artistique du néo-impressionnisme ³⁹ », après avoir prouvé avec cette exposition d'une façon brillante la justesse de ses théories, Kessler semble avoir clos le dossier et ne le commente plus. Ce laconisme paraît avoir été un de ses traits caractéristiques.

Et Gide ? Nous ne connaissons aucune réaction de sa plume. En ces jours, il ne note que ce qui peut être interprété comme un remerciement indirect pour l'invitation de Kessler : « Je suis toujours reconnaissant aux

Van Rysselberghe, inédit à cette date et dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale, à Paris. Claude Martin en a fait une version dactylographiée qui nous sert de référence et dont nous publions des extraits avec la permission de Catherine Gide. Ici : p. 79.

36. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 130.

37. *Ibid.*

38. V. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 139.

39. Wolfgang von Oettingen (1859-1943) avait publié son essai « Über den Kunstwert des Neoimpressionismus » dans *Der Tag*, n° 93 du 25 février 1903. La réponse de Kessler parut dans la même publication (n° 119, 12 mars 1903) et quelque temps plus tard comme tiré-à-part. Les deux contributions ont été réimprimées dans le recueil édité par Cornelia Blasberg et Gerhard Schuster *Gesammelte Schriften in drei Bänden*, Francfort/Main : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1988 : v. tome II : *Künstler und Nationen. Aufsätze und Reden 1899-1933* (Von Oettingen, pp. 304-8 ; Kessler, pp. 54-9).

circonstances, lorsqu'elles exigent de moi quelque geste que je n'eusse point fait de moi-même ⁴⁰. »

Les journées entre le vernissage et l'exposé de Gide sont consacrées à la visite des lieux classiques, des excursions dont nous parle Madame Van Rysselberghe ⁴¹. Elles incluent évidemment aussi une rencontre avec Elisabeth Förster-Nietzsche ⁴² qui à cette époque a encore pour beaucoup la renommée sans tache de la curatrice d'un grand héritage spirituel. L'épouse du peintre écrit avec franchise : « Théo peignait, Van de Velde avait de multiples affaires et Kessler était souvent appelé à Berlin. Gide et moi, nous étions les oisifs de la bande, nous passions ensemble tout notre temps ⁴³. » Van de Velde se souvient : « [Gide] était à l'époque élancé, d'une taille supérieure à la moyenne, d'un maintien élégant ; ses membres bien proportionnés dans un costume noir d'une coupe sévère, comme le portent habituellement les pasteurs anglicans. Le bel ovale de sa tête, le regard clair, les joues lisses étaient accentués par une moustache noire, assez longue retombant sur ses lèvres ⁴⁴. » On se promène, on savoure la vie. Gide lit le texte de son exposé à sa compagne : « Il l'essayait sur moi et introduisait de petites allusions au public de choix qui fut celui de Goethe, rectifiait, supprimait là ⁴⁵. » Le texte n'a donc pas encore sa forme définitive et est, sur le moment et selon les circonstances, complété par diverses formulations.

Ces jours heureux ne sont sans doute pas propices à une profonde expérience de Goethe ou de Nietzsche : Gide laisse bien planer son regard partout, apprécie le parc, « ce parc dessiné par Goethe », rend visite à la maison de Madame von Stein, mais ses impressions ressemblent à ce que les autres pèlerins de Weimar ressentent depuis toujours : « Le décor de toute cette belle époque est resté si intact, son intimité la rend si abordable qu'il nous semblait que la grande figure se laissait approcher ⁴⁶. »

Drouin et Madame Mayrisch, sont-ils arrivés avant le 5 août ? On peut le supposer, même s'ils n'étaient pas admis à la conférence de Gide. La liste des invités à la cour était en effet soigneusement triée. Les Van Rysselberghe avaient été invités avant l'arrivée de Gide, avec les Van de Velde. Cette fois-ci, le cercle est quelque peu élargi. De nouveau, le

40. André Gide, *Journal*, *op. cit.*, p. 136 (texte non daté).

41. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, pp. 85-8.

42. *Ibid.*, pp. 81-2. V. les notes 55 et 82.

43. *Ibid.*, p. 85.

44. Henry Van de Velde, *op. cit.*, pp. 229-30.

45. Maria Van Rysselberghe, *op. cit.*, p. 85.

46. *Ibid.*, p. 86.

commentaire de Kessler est des plus succincts : « Dîner avec exposé de Gide chez la grande-duchesse héritière au Belvédère. D'abord le dîner. Petites tables. Moi à la table de la grande-duchesse héritière au Belvédère entre l'ambassadeur de Prusse, Muller, et Gide ; à notre table également Madame Van Rysselberghe, Van de Velde, Madame von Wildenbruch et Isenburg. La conférence dans la salle ronde de style Empire. Quelque 30 personnes. À part nous, encore Seuphor, Wildenbruch, Mademoiselle von Welck etc. Gide lit plutôt lentement, avec une forte accentuation, de sorte qu'il se fait bien comprendre. À ce qu'il paraît, il a eu un grand succès ⁴⁷. » Le lendemain, il écrit à sa sœur : « My dear sweet child, [...] André Gide is staying with me here now and, last night, made a conference at the Erbgroßherzogin's, a very interesting lecture on the part the public ought to play in every vital development of art. Before there was a supper *par petites tables* [...]. It was very *animé* and amusing, and Gide is a very charming, spiritual and intelligent young Frenchman ⁴⁸. »

Quelles ont été les impressions de Gide et de Maria Van Rysselberghe sur le déroulement de la soirée ? De la plume de Gide nous n'avons que cette lettre bizarre, fictive peut-être, qu'il est censé avoir écrite à sa femme ⁴⁹ le jour suivant. Il aurait eu un peu de trac, mais tout se serait bien passé — sans doute parce qu'on n'aurait pas tout compris ; ce n'est que le « passage sur le christianisme » qui aurait causé quelque émoi auprès des dames. Pour le reste, la lettre est anecdotique et fait ressortir un certain soulagement, mais aussi la distance ironique d'un homme qui n'a accordé à tous ces événements qu'une importance restreinte. La même touche se retrouve dans le rapport de la « petite Dame », texte écrit un quart de siècle plus tard, et donc avec une grande distance : « La première chose que la maîtresse de la maison dit à Gide fut : "Est-ce la première fois, Monsieur, que vous venez dans notre ville de Weimar ?" Il répondit par un monosyllabe [...], puis s'embarqua dans une phrase d'un invraisemblable contournement, pour retomber dans la troisième person-

47. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 130.

48. Lettre inédite du comte Kessler à sa sœur Wilma, en date du 6 août 1903 (Archives Littéraires Allemandes, Marbach/Neckar).

49. André Gide, « Lettre à Madeleine », *La NRF*, n° 205, janv. 1970, pp. 72-4. La rédaction de la revue ne publie aucun commentaire explicatif sur la nature de cette lettre. La lettre est aussi suspecte parce que par endroits elle semble être une copie du compte rendu de Mme Van Rysselberghe. Il se peut que le texte, camouflé en lettre fictive, n'ait été conçu que beaucoup plus tard, sans avoir été achevé. Son concept a peut-être fait partie de l'héritage de Gide ou de Mme Van Rysselberghe.

ne, et que je surveillais peu charitablement ⁵⁰. » Et dans la même teneur : « En sortant de table, le grand valet qui se trouvait derrière moi retira si brusquement mon siège, que je roulai sous la table, mais je rebondis avec une telle rapidité que Gide prétendait avoir été le seul à s'en apercevoir ⁵¹. » Et puis la scène dramatique de la veille :

En face de l'entrée, contre les parois arrondies, on avait disposé la chaise du conférencier et, devant elle, un minuscule guéridon éclairé par deux candélabres d'argent et sur lequel était aussi l'inévitable verre d'eau. À quelque distance, un vaste canapé flanqué de fauteuils formait demi-cercle et les dames y prirent place, les Messieurs se tenaient derrière. Pourquoi pensai-je aussitôt à une gravure qui se trouvait chez ma grand-mère : Talma jouant devant un parterre de rois ? Mince, gracieux dans son habit bien taillé, Gide faisait vraiment jolie figure entre ses deux flambeaux, à la fois un peu confus et amusé, il avait une attitude charmante. Il commença de sa belle voix ondoiyante. Je crois bien qu'à part Kessler et Van de Velde qui écoutaient légèrement inquiets, cette délicate conférence n'atteignit personne et passa par-dessus son auditoire. J'en excepte encore une jeune demoiselle de compagnie, au visage sensible et intelligent, qui semblait écouter de toute son âme. Gide l'avait remarquée aussi et trouva le moyen d'échanger quelques paroles avec elle. Mais je crois que tout le monde fut sensible à la grâce du discours.

Sitôt que Gide se tut, il y eut de chaleureux applaudissements et une sorte de brouhaha enthousiaste. Madame von Wildenbruch susurrant son admiration en disant : « Es war ja wie Filigran » mais, se tournant sitôt après vers son mari, je l'entendis lui dire d'un ton pincé : « Gar nicht am Platz, gar nicht am Platz ». Après avoir pris conscience de certains souvenirs sacrés dont on nous fit les honneurs : voici le siège, voici le portrait, etc., nous retraversâmes la filière des salons, puis, la grande-duchesse s'étant retirée, nous primes congé ⁵².

Voilà la soirée délicieuse — et l'on ne peut vraiment pas prétendre qu'elle ait été pour un André Gide d'une importance majeure.

*

Les jours suivants, Kessler semble avoir assumé le rôle de guide touristique à Weimar et dans les environs. Entre temps, Aline Mayrisch et Drouin sont arrivés. « Ni l'un ni l'autre ne connaissaient Weimar. Nous refîmes avec eux la tournée classique ⁵³. » L'atmosphère est décontractée : « Comme votre sourire vous trahissait, transparent Bipède, quand vous vous arrêtiez devant une délicieuse ombre chinoise, découpée par Goethe, je crois, du petit Fritz von Stein ! Drouin, spécialiste en Goethe,

50. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 90.

51. *Ibid.*, p. 91.

52. *Ibid.*, pp. 92-3.

53. *Ibid.*, p. 87.

était curieux de tout et rattachait le moindre détail aux grandes lignes de l'Histoire ; tout de suite, du reste, les propos étaient devenus abondants et intéressants ⁵⁴. »

Les amis qui les ont rejoints ne peuvent évidemment pas espérer être invités à la cour, « mais il était aisé et d'un plus grand intérêt de les introduire chez Madame Förster ⁵⁵ » — on aime lui rendre visite, tout en restant vigilant et incorruptible : « Le grand coffre-fort fut ouvert qui contenait les manuscrits du maître. Gide y lançait des regards extraordinaires. À tort ou à raison, nous avions l'impression qu'il y avait là des choses brûlantes sur lesquelles on veillait trop jalousement et je revois très bien un jeu de scène qui fut inouï : notre groupe était seul autour de Madame Förster et du jeune baron (von Münchhausen, secrétaire de Mme F.), tous les deux pliés en deux en cherchant des choses dans un énorme tiroir. Quelqu'un fit en riant le simulacre de les y pousser et de refermer le coffre-fort. Quand ils se relevèrent tout congestionnés, nous avons beaucoup de peine à nous bien tenir ⁵⁶. »

Bientôt, après avoir visité tous les sites de Weimar, les amis aimeraient s'évader de la ville et voir les alentours. Gide mentionne la station balnéaire bavaroise Bad Kissingen (où le 7 août il prend quelques notes), il évoque également Oberhof, où il s'est peut-être rendu seul, dans le désir de prendre quelque distance ⁵⁷. Mme Van Rysselberghe parle de « Domburg, si charmant, [de] Iéna, où j'avais une amie, et [de] tant d'autres ⁵⁸ »... On parle même d'un petit voyage et l'on décide de visiter Leipzig, puis Dresde et finalement Berlin.

*

Une excellente dynamique se développe au sein de ce groupe. À Leipzig, elle ne semble toutefois pas encore atteindre son plein développement, peut-être parce que Kessler avec son genre sec prend trop au sérieux son rôle de cicérone. On ne peut que regretter qu'en ces jours il n'ait rien noté dans son journal, mais Maria Van Rysselberghe se souvient : « Du passage à Leipzig, il ne me reste que bien peu de chose. Combien vague est le souvenir de la célèbre Auerbachskeller et de la ville en général, mais je me souviens encore d'une certaine gêne que nous éprouvions devant le *Beethoven* de Klingler, dans une salle du musée, à cause de la présence de Kessler qui essayait, sans grande conviction d'ail-

54. *Ibid.*

55. *Ibid.*, p. 88.

56. *Ibid.*, p.

57. André Gide, *Journal*, op. cit., p. 136.

58. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 95.

leurs, de le faire valoir⁵⁹. »

Kessler doit quitter le groupe et la « petite Dame » est soulagée : « Il me semble que notre libération ne commença qu'après, quand nous partîmes pour Dresde⁶⁰. » Suit alors dans ses notes un passage-clef qui mérite d'être relevé : « Le climat de ce petit voyage est une chose que je ne pourrais pas rendre. Il ne s'y passe rien de bien particulier, nous vîmes fort mal ce que nous regardions. Ce qui fut extraordinaire, c'était nous, notre diapason. Nous nous découvrons, nous le sentions, chacun donnait son maximum ; il s'y ajoutait le plaisir croisé de faire valoir, de faire briller ses amis (Gide à cet égard est prodigieux). Je montrais Gide à Loup, Loup à Gide et lui regardait naïtre notre amitié et nous montrait toutes les deux à ses amis⁶¹. »

Une personne rejoint le groupe, l'orientaliste russe Fjedor Rosenberg⁶², dont Gide avait fait la connaissance en 1895 à Florence. Dans le temps, Rosenberg s'est compté parmi les « sauvages de bonne humeur⁶³ » et Gide l'a qualifié de « l'ami le plus délicat, le plus sûr et le plus fidèle⁶⁴ ».

L'ambiance est excellente, et à Dresde du moins, on parle peu des sites touristiques. Des remarques générales : « Beaux tableaux du musée, monuments en style baroque, grand parc fleuri⁶⁵... », et tout cela n'appar-

59. *Ibid.*, p. 96.

60. *Ibid.*

61. *Ibid.*

62. Fjedor Alewandrowitsch Rosenberg (1867-1934). André Gide avait fait la connaissance du Russe en 1895 à Florence. Depuis lors, une amitié profonde liait les deux hommes. Drouin le connaissait également depuis longtemps. Nous n'avons que peu d'informations sur Rosenberg. Orientaliste, il aurait accompagné Gide lors de ses premiers voyages en Afrique du Nord. Après un séjour de trois ans dans les environs de Marseille, il serait rentré en Russie (v. Claude Martin, dans André Gide—François-Paul Alibert, *Correspondance 1907-1950*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 300).

63. André Gide, *Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard (Pléiade), 1954, p. 79 (inscription du 16 mai 1941). Claude Martin, *op. cit.*, p. 101, cite Gide de façon incorrecte, en créant l'impression que Gide a appelé Rosenberg « ce sauvage de bonne humeur ».

64. André Gide, dans un texte probablement écrit sur Rosenberg, publié en extraits chez Claude Martin, *op. cit.*, pp. 100 et 101. V. l'annotation de Claude Martin (p. 100) : « Bref texte (2 ff.) apparemment écrit par Gide en hommage à Rosenberg au lendemain de sa mort. Nous en avons trouvé la copie dans ses archives, mais n'avons pu savoir s'il a été publié — en France ou en Union Soviétique [...] ».

65. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 97.

rait que comme « un décor où nous causions ⁶⁶ ». Des conversations, donc, interminables : « Quel groupe animé nous faisons ! Que d'anecdotes, que de discussions : à Loup qui avouait n'avoir rien lu de Mallarmé, Gide disait : "Oh, on peut très bien être des nôtres sans connaître Mallarmé ; je ne dirais pas la même chose s'il s'agissait de Dostoïevski ⁶⁷. » (Notá bene : Dostoïevski — et pas Goethe ni Nietzsche). On n'a pas le temps de se vouer à l'art épistolaire ; on a mieux à faire : on se détend, on rigole — on compare « Weimar » à « Gerolstein ⁶⁸ », on s'offre une baignade riche en anecdotes ⁶⁹.

Le 16 août, on est à Berlin. Drouin, le seul à ne pas se comporter toujours de façon appropriée, met tout le monde en émoi : il constate qu'il a égaré le manuscrit de *La Sagesse* de Goethe. « Gide se désolait, répétait : c'est affreux, il n'en a qu'un exemplaire. Drouin avait l'air égaré. Loup, prompt comme l'éclair, connaissant la langue et la ville, poussant Drouin dans une voiture pour aller faire les déclarations et les démarches nécessaires. Ils rentrèrent triomphalement avec le précieux rouleau ⁷⁰. »

À partir de ce moment, Kessler reprend son journal, nous donnant des informations sans lacunes sur les journées passées à Berlin.

Le 18 et le 19 août, on visite le « Alte Museum ». Le 20, c'est le tour de Potsdam, Sanssouci et Wannsee. « Tous sont enthousiastes », écrit Kessler. « Ils ne se seraient pas attendus à quelque chose de pareil. Gide est surtout sensible à l'*ambiance* créée par Frédéric le Grand à Sanssouci ⁷¹. »

Encore et toujours, on prend les repas chez « Kons ». Le 21 août, le chroniqueur note : « À table, toujours des conversations et des discussions animées. En dépit de la fluidité de l'esprit de Gide, on n'en retient rien de concret. Une remarque : la caractéristique de l'âme française serait toujours "quelque chose de sensuel subordonné à l'intelligence" [...]. Des livres que Gide apprécie particulièrement, j'ai retenu en première ligne Claudel, puis de Barrès *Mort de Venise*, Jules Renard ⁷². »

Le même soir, on voit *Asile de nuit* de Gorki, avec Gertrud. Eysoldt, « qui était liée avec Loup ⁷³ ». Le lendemain (22 août), Théo, qui les

66. *Ibid.*

67. *Ibid.*

68. *Ibid.*, p. 98.

69. *Ibid.*, p. 90.

70. *Ibid.*, pp. 98-9.

71. *Ibid.*, pp. 99-100.

72. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 131.

73. *Ibid.*

avait rejoints plus tard, doit rentrer à Weimar. Les autres assistent à une représentation des *Tisserands* de Hauptmann ⁷⁴. Le 23 août, Kessler note dans son journal :

Repas avec Gide et Madame Van Rysselberghe au « Palast Hotel ». Avant le dîner, ils étaient chez moi pour voir le Seurat. Gide amena le sujet sur la religion. Il est d'avis que dans le christianisme pur, non paulinien, réside encore une très grande force potentielle, une « énorme puissance d'anarchie ». Il ne sait pas du tout ce que ça peut encore donner. « Tandis que toutes les autres religions se sont réalisées, celle-ci, après deux mille ans, ne s'est encore jamais réalisée. » Il souligne la différence entre Dostoïevski et Tolstoï, qu'il appelle « grand païen », et il est d'avis que dans *L'Idiot* Dostoïevski a exposé une vision du christianisme authentique. Gide pense qu'il pourrait encore y avoir des guerres de religion. « Ce serait admirable si ces guerres de religion n'avaient pas lieu entre le Positivisme scientifique et le Catholicisme, mais entre le Catholicisme et le Christianisme pur ».

En parlant de la conscience, Gide affirme n'avoir jamais eu des remords pour ce qu'il avait fait, mais très souvent pour ce qu'il n'avait pas fait, d'être, pour quelque raison que ce soit, passé à côté d'une occasion.

Un genre de sensualité quelque peu en dehors du normal, qu'il n'a pas le courage d'assumer, semble percer à travers tout son être. Cela lui confère quelque chose de fragile, presque craintif, qui va de pair avec un intérêt bizarrement éveillé quand on mentionne des assassinats hors du commun. Cette impression de fragilité est encore renforcée par le fait qu'il est extrêmement sensible au froid et aux courants d'air et qu'il ne sort jamais sans manteau ni écharpe. À certains moments, sa nervosité est également très grande. Il parle d'une voix haute en étirant les mots, ce qui donne à ses paroles quelque chose de tendre, d'envoûtant. Des remarques justes, de beaux objets, points de vue, ambiances provoquent chez lui une joie débordante et bruyante, « comme un enfant ». Quand rien ne le touche, il reste longtemps enfermé dans un mutisme morose. Dans les deux humeurs, il a quelque chose d'un enfant gâté, aux réactions sensibles et rapides ⁷⁵.

Le séjour à Berlin touche à sa fin. Kessler ne parle pas du spectacle *Pelléas et Mélisande* que ses amis ont vu, mais Maria Van Rysselberghe le mentionne ⁷⁶. Dans son style inimitable, elle évoque une déclaration que Drouin aurait faite à Aline Mayrisch :

Nous ne savions pas alors qu'il nourrissait pour Loup une admiration amoureuse qui valut à Loup une si belle lettre de déclaration, où il l'appelait « Diane, chasserresse d'idées ! » [...] C'est tout à fait à la fin de notre séjour à Berlin qu'un matin, dans sa chambre, on remit à Loup la missive enflammée de Drouin ; cette lettre un peu ridicule fut égarée tout de suite, par la faute

74. *Ibid.*

75. *Ibid.*, pp. 131-2.

76. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 100.

d'une femme de chambre, ce qui souligne assez le côté avorté de cette tentative sentimentale. Nous étions un peu consternés, mais la plus consternée c'était Loup. Ça nous semblait si intempestif, si peu dans la note de ce petit voyage. Je me revois, comme l'incident avec Gide, un soir de lune dans cette prétentieuse « Siegesallee ». Gide disait : cette désinvolture n'est pas du tout naturelle chez lui ; c'est la lecture de Stendhal qui lui vaut cela, il pense qu'il se doit de faire cela ⁷⁷.

Le 23 août, le jour où Kessler fait le portrait littéraire de Gide, la tournée joyeuse prend fin. « Nous nous séparâmes des autres à Berlin », note Mme Van Rysselberghe, « Gide revient encore à Weimar avec moi, mais ce fut juste pour boucler ses malles ⁷⁸. » Pendant toutes ces semaines, c'est à peine s'il a écrit à ses amis. Nous ne connaissons qu'un petit mot envoyé le 19 août de Berlin à Copeau : « Qu'on est mal à Berlin pour écrire ! Si j'avais eu quelques loisirs, quelle lettre vous auriez reçue ⁷⁹ ! » Peu avant son départ, en faisant ses bagages à Weimar, il écrit d'un ton contrit à Ghéon :

Mon brave cher vieux,

Je pleure de n'avoir pas un instant pour t'écrire — j'ai tant de choses à te raconter... dont de folles... Les premiers jours j'essayais de noter pour toi — cette vie en société ne m'a plus laissé un instant. Il a fallu s'abandonner à vivre, se réservant de ruminer plus tard ⁸⁰.

La « petite Dame » devine que ce message est trop succinct pour Ghéon et elle s'empresse à le compléter de sa plume, d'une teneur plus compréhensible, concrète et joyeuse :

Mon cher Ghéon,

Nous venons de faire un merveilleux voyage (Dresde, Berlin, 10 jours) pendant lequel le « Ah, si Ghéon était ici » fut presque toujours l'expression la

77. *Ibid.*, pp. 97 et 102.

78. *Ibid.*, p. 102.

79. Lettre d'André Gide à Jacques Copeau, 10 août 1903 (publiée dans *Correspondance* André Gide—Jacques Copeau, t. I, décembre 1902-mars 1913, éd. Jean Claude, *Cahiers André Gide* 12 (1987), p. 82). Plus loin : « Je n'ai pas un instant et, de la société qui m'accompagne, je ne puis m'isoler que pour dormir. Depuis les 15 jours que je suis en Allemagne, j'ai dû renoncer à toute espèce de correspondance. Je rentre en Normandie vers la fin du mois. »

80. V. Henri Ghéon—André Gide, *Correspondance*, t. I, 1897-1903, éd. Jean Tipy, Paris : Gallimard, 1976, p. 537. Le 2 septembre 1903, Gide déclare dans une lettre à Jean Schlumberger qui vient d'être publiée : « Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir, je l'ai reçue en voyage, et si je n'y ai pas déjà répondu, c'est que des compagnons très loquaces ne m'ont, trois semaines durant, laissé que bien peu de loisirs. » (Publiée dans *La NRF*, n° 465, oct. 1991, p. 52).

plus forte et la plus spontanée de nos joies — que de belles choses nous vîmes ! Que de joyeux repas ! Que de boissons extraordinaires (et pas dans de grossiers verres d'auberge !) et surtout, surtout que de bonnes causeries. Figurez-vous, tâchez, le sympathique groupe que pouvait former Gide, Drouin, Rosenberg, une de mes amies dont on ne manquera pas de vous parler, et moi-même, voilà pour Dresde. Puis à Berlin, nous retrouvâmes Théo — tout, tout nous fut joie, exaltation, émotion, — je me souviens de telles heures d'entente parfaite où c'est avec les larmes aux yeux que Gide vous évoquait — comment parler bien des nourritures sans vous !

Cette aimable société s'est dispersée ce matin — seuls Gide et moi revenons ensemble — Berlin, Weimar — le soir tombe, nous filons rapidement — nous pensons à vous le cœur gros de ce que personne n'ait trouvé le temps de vous écrire, et vite, vite, je griffonne ceci — comme nous en reparlerons ! Je serai un peu jalouse si je ne suis pas là quand Gide racontera, car que de choses ! Le dîner chez la grande-duchesse, la conférence ! etc. etc. Je voudrais trouver des choses drôles à vous dire, car vous sentez que nous fûmes « gosses à souhait » — mais je suis vraiment trop bousculée. Adieu, cher ami, en toute bonne amitié⁸¹.

La date exacte du départ de Gide n'est pas connue, tout comme on ne sait pas quand il a rédigé ses notes sur Weimar. On ne sait pas non plus si l'épisode chez Madame Förster⁸² correspond à la réalité ou non. Il est pourtant certain que Gide est déjà parti le soir du 25 août⁸³ quand à Weimar Hugo von Hoffmannsthal rend visite à Kessler, également de retour de Berlin. Gide est parti en dépit des efforts soutenus entrepris par le maître de maison d'organiser une rencontre entre les deux écrivains⁸⁴.

81. V. Henri Ghéon—André Gide, *op. cit.*, p. 538.

82. André Gide, *Journal*, *op. cit.*, p. 137.

83. Hofmannsthal arrive encore au cours du 25 août 1903. V. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 133 : « Parti pour Weimar. Le soir, arrivée de Nostitz ; plus tard Hofmannsthal. »

84. V. Hugo von Hofmannsthal—Comte Harry Kessler, *Briefwechsel 1898-1929*, éd. Hilde Burger, Francfort : Insel, 1969. Dans sa lettre du 3 août 1903, Kessler écrit : « Si vous croyez pouvoir arriver dans la deuxième moitié du mois d'août, je vous prie de me le faire savoir par télégramme mercredi prochain, comme le soir, je suis invité chez la grande-duchesse héritière à une conférence d'André Gide qui est actuellement chez moi. Je peux alors annoncer votre arrivée et peut-être fixer une date plus ou moins définitive. » (*Op. cit.*, p. 50). Le 11 août, il écrit : « Je vous attends donc pour le 26. Je ne sais pas si Gide a l'intention de rester aussi longtemps. Je suis sûr que la perspective de faire votre connaissance le motiverait de rester. » (*Op. cit.*, p. 52). Gide et Hofmannsthal se voient pour la première fois à Paris en mai 1905. V. à ce sujet Claude Foucart, « André Gide et Hugo von Hofmannsthal ou la Rencontre d'un grand enfant », *BAAAG* n° 43, juillet 1979, pp. 3-18.

Les Van Rysselberghe rencontrent Hofmannsthal⁸⁵ et restent à Weimar jusqu'à la mi-septembre. Le soir du 2 septembre, Madame Maria se trouve à Eisenach en compagnie des Van de Velde ; Kessler note une longue conversation qu'il a le jour même avec Théo qui lui parle du temps passé à Knokke et de ses premiers contacts avec Verhaeren⁸⁶.

*

Maria Van Rysselberghe clôt ses notes avec la remarque suivante :

J'aurai bien mal parlé de tout cela qui nous a laissé de si bons souvenirs ; il aurait fallu pouvoir rapporter les conversations, tant de saillies, de propos hardis ; chacun de nous entrouvrirait pour les autres des mondes qui ne s'étaient pas encore mêlés et cette atmosphère grisante du voyage favorisait un jaillissement, une liberté impossibles à rendre⁸⁷.

Le voyage a donc été un succès, aussi si l'on en considère l'« autre face » (pour revenir à l'introduction). Le petit trac à la cour et quelques signes de fatigue mis à part, tout fut donc parfait et nullement « sans lendemain »... Comme la « petite Dame » le paraphrase, quelque chose d'essentiel devait pouvoir en émaner, « ces mondes allaient se mêler... ».

Ce mélange des mondes n'aura pas lieu en Allemagne, même si Kessler, Gide et Loup se revoient occasionnellement à Berlin, mais dans la métropole parisienne et dans la maison des Mayrisch à Colpach.

Mme Van Rysselberghe et Mme Mayrisch développeront une relation amicale intime et chaleureuse. La Luxembourgeoise incitera son amie belge à coucher les fameuses notes sur Gide dans ses cahiers qui entreront dans l'histoire sous le titre de *Cahiers de la petite Dame*⁸⁸. Aline Mayrisch commentera aussi *La Porte étroite* dans *L'Art Moderne*⁸⁹ et publiera

85. V. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 133 : « Petit déjeuner des Vandevelde et Rysselberghe avec Hofmannsthal chez moi » (note du 26 août 1903).

86. V. *Ibid.*, pp. 139-41.

87. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 102.

88. *Les Cahiers de la petite Dame. Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, éd. Claude Martin, Paris : Gallimard, vol. I (1918-1929), 1973 ; vol. II (1929-1937), 1974 ; vol. III (1937-1945), 1975 ; vol. IV (1945-1951), 1977. Cette édition est relativement complète, mais ne contient pas le *Cahier III bis*, inédit à ce jour (v. note 35). Une édition allemande de deux volumes, dans une traduction de Hanns Grössel, a été publiée en 1984 par la Nymphenburger Verlagsanstalt, Munich (une édition de poche a paru en 1989 dans le Deutsche Taschenbuchverlag, Munich).

89. V. « À propos de *La Porte étroite* », *L'Art Moderne*, n° 42, 17 oct. 1909, pp. 327-8. L'article est signé « L. St-H. » (i.e. Loup de Saint-Hubert). Réimpression dans le *BAAG* n° 45, janv. 1980, pp. 91-3.

ra dans *La NRF* plusieurs articles sur les auteurs allemands⁹⁰. Elle y relatera surtout les rencontres Gide-Curtius et Gide-Rathenau à Colpach⁹¹. Gide séjournera plusieurs fois à Luxembourg⁹² et fera sans aucune hésitation appel à l'hospitalité d'une femme dont l'occupation préférée est de se mettre au service de ceux qui aiment vivre comme elle-même voudrait pouvoir vivre.

C'est ainsi qu'après la première guerre mondiale, elle sert de médiatrice entre Gide et Rivière qui, dans son livre *L'Allemand*, prend une position décidée que Gide ne peut partager⁹³. Elle réussit même à gagner Gide et Rivière pour les buts politiques de son mari, qui œuvre avec énergie pour un rapprochement des deux ennemis jurés que sont la France et l'Allemagne⁹⁴. Après la mort d'Émile Mayrisch (1928), elle construit une maison⁹⁵ à Cabris dans le sud de la France, où la « petite Dame »

90. Entre 1910 et 1921, Aline Mayrisch a publié sept contributions dans *La NRF*. Parmi les sujets allemands figurent : « Rilke und sein Malte Laurids Brigge », « Deutschland im Jahre 1919, die deutsche Kunstkritik », « E. R. Curtius und seine Wegbereiter », « Der Fall Otto Braun ». À ce sujet, v. *Galerie, revue culturelle et pédagogique*, Differdange : dans le n° 2 de 1987, indication précise des références ; dans le n° 1 de 1988, les quatre contributions qui avaient été publiées après la première guerre mondiale ont été réimprimées.

91. La rencontre entre Gide et Rathenau eut lieu en septembre 1920 (v. Tony Bourg, « André Gide et Madame Mayrisch », *Colpach, op. cit.*, pp. 84-5). Curtius et Gide séjournaient ensemble à Colpach en juin 1921 (v. Tony Bourg, *ibid.*, p. 86).

92. Nous savons qu'André Gide a séjourné à huit reprises au Luxembourg. En janvier, avril et en été 1919, ainsi qu'en janvier 1920 à Dudelange, où les Mayrisch avaient déménagé leur premier domicile. Quand ses amis avaient déménagé à Colpach, Gide y passait l'automne de l'année 1920. Il y séjournait également en juin et en août 1921, en été 1922 et une dernière fois en 1929 (v. Tony Bourg, *op. cit.*, pp. 66-100).

93. André Gide, « Lettre ouverte à Jacques Rivière », *La NRF*, n° 69, juin 1919, pp. 121-5. Le texte a été inclus dans le recueil *Incidences* édité en 1917 par la NRF.

94. À ce sujet, v. surtout Ekkehard Blattmann, « Colpach », *Heinrich Mann und Paul Desjardins*, Francfort/Main, Berne, New York : Peter Lang, 1985, pp. 129-44.

95. En ce qui concerne cette maison appelée « La Messugière », v. Charles Vildrac, « La Messugière », *Colpach, op. cit.*, pp. 236-8. V ; aussi Léon Loschetter, « La Messugière, un foyer intellectuel luxembourgeois », *Nos Cahiers*, Luxembourg, n° 3, 1992, pp. 61-75. Après la mort d'Aline Mayrisch (1947) et jusqu'au décès de sa fille Andrée Viénot (1977), cette demeure était un refuge pour de nombreux intellectuels. Aujourd'hui, elle n'est plus propriété de la

aura également une résidence estivale ⁹⁶. Gide y séjourne à de multiples reprises. Ainsi, quand pendant les premiers mois de la guerre, Paris est devenu trop dangereux pour lui, il se retire à Cabris ⁹⁷, avant de se réfugier en Afrique du Nord. Quand, après une agonie interminable, Mme Mayrisch meurt en 1947, il n'assiste pas aux funérailles, comme il « hait ⁹⁸ » ce genre de manifestations, tandis que la « petite Dame », âgée de 81 ans, s'incline à Colpach devant la dépouille de sa chère amie ⁹⁹.

Et les autres ? Théo par exemple, et sa fille Élisabeth ?

Il semble que la relation entre sa femme et son amie luxembourgeoise eût paru suspecte au peintre dépourvu d'une certaine tolérance morale. Il se peut qu'il y ait même été franchement hostile. Au début des années vingt, quand les deux femmes approuvent le désir d'Élisabeth d'avoir un enfant hors mariage et quand elles sont convaincues que personne d'autre qu'André Gide ne pouvait en être le père, la compréhension de Théo atteint ses limites et un conflit ouvert éclate ¹⁰⁰. Il se retire et meurt en 1926 quand Catherine Gide a tout juste trois ans ¹⁰¹.

Et Rosenberg, le Russe ? L'auteur français le voit souvent et avec

famille.

96. Cette maison, « Les Audides », située à proximité de « La Messuguière », est aujourd'hui habitée par Catherine Gide.

97. De l'été 1940 à l'été 1942, quand il partit pour Tunis, André Gide a logé dans la maison des Mayrisch à Cabris et dans des hôtels à Nice.

98. Le 16 janvier, Gide quitte le lit de mort d'Aline Mayrisch à Cabris et se rend à Genève « pour avoir plus de paix » (Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame*, vol. IV, p. 54). Aline Mayrisch meurt le 19 et est incinérée à Paris (date inconnue). Les funérailles ont lieu à Colpach le 1^{er} février. Le 2 février, Maria Van Rysselberghe retrouve son domicile parisien, rejointe trois jours plus tard par Gide « heureux de rentrer » (*ibid.*, p. 56).

99. « Colpach où s'étaient réunis des amis intimes, et le matin du 1^{er} février nous escortions ses cendres à travers le parc glacé et on les déposait dans la grande tombe solitaire du patron. Cela ne manquait pas de grandeur. » Dans le livre d'hôtes de Colpach figurent sous la date du 1^{er} février 1947 les signatures de 12 « intimes », qui ne peuvent pas tous être identifiés : Maria Van Rysselberghe, Élisabeth Herbart-Van Rysselberghe, Antoinette Cerutti Morin-Pons, Jean Lambert, (?) Viénot, Gilles Viénot, Michka Lvoff, Alix Guillain, (?), Andrée Viénot-Mayrisch, (?), Ethel Whitehorn.

100. Il existe de nombreuses traces de ce conflit et de la rancune tenace de Théo, mais aucune description cohérente de cette affaire ne nous est connue. V., avec des réserves, le chapitre « Paternité » dans Éric Deschodt, *Gide, le contemporain capital*, Paris : Perrin, 1991, pp. 181-99.

101. Catherine Gide naquit le 18 avril 1923 à Annecy.

plaisir, et quand en 1921 il en reçoit un signe de vie, la « petite Dame » écrit : « Le voilà tout distrait, tout attendri par une carte qu'il reçoit de Rosenberg qui est en Russie et qu'il croyait mort ; ses dernières nouvelles dataient d'avant la Révolution ¹⁰². » Rosenberg revient et sous la date du 18 septembre 1927, on peut lire dans les *Cahiers* : « Je dîne avec lui et mon ami Rosenberg que je n'ai plus revu depuis tant d'années ! Je suis très émue de le revoir et de retrouver en face de lui cette confiance et cette entière sympathie dont je gardais un si fidèle souvenir. Nous évoquons tant de choses lointaines qui ont en nous ce halo des commencements ¹⁰³... Le 2 mai 1933 : « Il entre chez moi tout bouleversé : il vient de recevoir de son ami Rosenberg qui est à l'hôpital à Léninegrad une lettre à la fois pathétique et un peu incohérente, comme de quelqu'un qui a la fièvre, à la fois une demande urgente de secours et aussi comme un adieu suprême. » Et, enfin, le 7 juillet 1934, très brièvement : « Il reçoit un télégramme lui annonçant la mort de son ami Rosenberg ¹⁰⁴. »

Et Marcel Drouin ? Entre lui et Gide, des tensions croissantes, des réconciliations régulières. Gide apprécie en lui cet esprit encyclopédique, qui lui prodigue souvent d'excellents conseils ; toutefois, il ne peut (ou ne veut) pas comprendre que Drouin est au fond un esprit stérile qui se comporte souvent comme un éléphant dans un magasin de porcelaine : la « petite Dame » ne l'aime guère, et elle prend un certain plaisir à noter les reproches que Gide lui adresse ¹⁰⁵. Toutefois, elle concède à plusieurs reprises que Drouin est un bon expert et qu'il sait être un excellent ami ¹⁰⁶. Et quand, le 20 juillet 1943, elle apprend la mort de Drouin, elle écrit avec une certaine tendresse : « Nous pensons [...] que cette mort impressionnera beaucoup Gide ; il me semble qu'entre Drouin et lui, tout n'était pas dit : leur si vieille amitié aurait sans doute retrouvé un mode plus apaisé ¹⁰⁷. »

102. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame*, vol. I, p. 92 (note du 9 août 1921).

103. *Ibid.*, p. 335.

104. *Ibid.*, vol. II, pp. 302 et 390.

105. Particulièrement franc, par exemple : « Nous avons Drouin à déjeuner, ce fut bien morne, il ne vaut que dans le domaine de l'intelligence, du raisonnement ; dans celui de la vie il est assommant, voire grotesque. Beaucoup de déchet dans sa présence, et nulle saveur. » (*Ibid.*, vol. III, p. 115, note du 15 novembre 1938).

106. À titre d'exemple : « il parle aussi de Fourier et de Saint-Simon dont Drouin, dit-il, un jour à Cuverville [...] lui avait magistralement parlé. » (*Ibid.*, vol. II, p. 526).

107. *Ibid.*, vol. III, p. 311.

Kessler, enfin ! Sa période weimaroise sera de courte durée. La « médiocrité menacée noue ses intrigues ¹⁰⁸ » et les machinations contre Kessler sont si infâmes qu'au milieu de l'année 1906, il jette l'éponge ¹⁰⁹. Il aura tiré quelque satisfaction du fait que Gide lui avait dédié son exposé de Weimar ¹¹⁰, et qu'il pouvait toujours compter sur l'appui de Gide quand il s'agissait de défendre sa lutte pour l'acceptation de l'art moderne ou la sauvegarde de l'héritage de Nietzsche ¹¹¹. Ils échangent une correspondance régulière et se revoient à plusieurs reprises : en 1928 à Paris et en 1932 à Berlin. Toutefois, l'harmonie entre ces deux caractères fondamentalement différents ne semble pas avoir dépassé un certain degré de politesse et d'intérêt. À partir de 1933, Kessler vit à Paris comme émigré ¹¹² et Gide lit son livre sur Rathenau qu'il trouve « ma foi fort bon ¹¹³ ». Le 15 juillet 1933, Mme Van Rysselberghe note : « Kessler fit tous les frais de la conversation ; non seulement il avait beaucoup de nouvelles d'Allemagne, mais il était en verve et plein d'histoires anciennes fort drôles. Il paraît qu'il écrit ses Mémoires ; certes, ils seront copieux et intéressants ; il a vraiment connu tout le monde et dans tous les mondes, et depuis son livre sur Rathenau on a le sentiment qu'il sait regarder ¹¹⁴. » Le 2 décembre 1937, on apprend son décès. « Il est mort à Lyon, on le ramène à Paris où il sera enterré le 7 ; service au temple protestant de la rue Cortembert. J'insiste pour que Gide y aille. Il me

108. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 132.

109. Au sujet des intrigues qui ont provoqué la « chute » de Kessler, v. Bodenhausen—Kessler, *Ein Briefwechsel 1984-1918*, éd. Hans Ulrich Simon, Marbach/Neckar, 1978, p. 176. Le 13 juillet 1906, Kessler écrit à Alfred Walter Heymel : « En ce qui me concerne, je suis heureux d'avoir échappé à cette mare de frustration ; depuis trois ans, j'étais intérieurement complètement paralysé à cause de ces geignements permanents. Je resterai évidemment à Weimar et je ne crois pas que la dissolution de mes relations officielles avec la cour ait quelque influence que ce soit sur le cercle que nous y avons formé. Au contraire, on n'a plus à prendre des égards embarrassants envers tout un tas de gens ennuyeux. » Reproduit dans G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 198.

110. La dédicace est la suivante : « Au Comte Harry de Kessler ».

111. V. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, pp. 101 et 205. Dans le *Nietzsch e-Archiv*, il y a une correspondance inconnue à cette date entre André Gide et Elisabeth Förster-Nietzsche, dont Volker Wahl nous a informé le 2 janvier 1991 (3 lettres de Gide à El. Förster et trois lettres de celle-ci à Gide). Cette correspondance sera publiée ultérieurement.

112. Kessler quitte l'Allemagne le 8 mars 1933.

113. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite-Dame*, vol. II, p. 288 (note du 4 mars 1933).

114. *Ibid.*, p. 320.

répond : "Je n'assiste jamais aux enterrements". Mais je pense qu'en sa qualité d'étranger qui a tant fait pour les artistes de France, Kessler a le droit à une exception. Il cède [...] à mes raisons ¹¹⁵. »

*

Gide à Weimar : quelle pérégrination ! L'« autre face » s'est révélée être un vaste domaine dont n'a pas fini de découvrir tous les aspects.

Des écrivains en voyage sont aussi des êtres humains également après leurs voyages. Leur esprit n'est pas exclusivement tourné vers les sujets d'une grande élévation. Souvent ils vivent des affinités électives avant de les reconnaître comme telles.

(Traduit par Simone BECK.)

115. *Ibid.*, vol. III, p. 58. Le 7 décembre elle note (*ibid.*, p. 59) : « Ce matin, obsèques de Kessler. Schiffrin vient nous prendre ; à l'arrivée nous rencontrons Drouin et faisons groupe avec lui. Musique exquise, discrète, le *Requiem* de Mozart, croyons-nous. Le pasteur fait un discours intelligent, très approprié, mais sans chaleur, trop orateur. Reconnu Jacques-Émile Blanche, combien vieilli, Julien Green, Lichtenberger, en somme aucun de ceux que je m'attendais à voir : ni Maillol, ni Van de Velde, aucun peintre de cette époque. Jean [Schlumberger] est absent, il serait certainement venu. Que de souvenirs tourment en moi. » Où est Aline Mayrisch ce jour-là ?